

# « Les souffrances sont le seul diable de Robert Johnson »

L'ethnomusicologue Bruce Conforth, coauteur d'une biographie du bluesman, évoque la vie réelle du musicien, pas sa légende faustienne

## ENTRETIEN

Son nom banal est associé au plus célèbre et vivace mythe de l'histoire du blues, fascinant encore, outre les adeptes du genre, amateurs de rock et, inévitablement, de heavy metal. Faust du Mississippi, Robert Johnson (1911-1938) est ce jeune homme qui, contre une maîtrise surnaturelle de la guitare, aurait vendu son âme au diable à un carrefour, lieu de transaction avec un « grand homme noir » que l'on retrouve dans les contes du hoodoo, déclinaison afro-américaine du vaudou. Dans le registre sensationnaliste, il est aussi le premier membre de l'absurde Club des 27 regroupant essentiellement des rock stars (Jimi Hendrix, Janis Joplin, Jim Morrison, Kurt Cobain...) mortes dans leur 28<sup>e</sup> année.

Le mythe du « crossroad » a été fortifié par le mystère qu'est longtemps restée la vie de ce bluesman aux semelles de vent, buveur invétéré et coureur de jupons. Elle tenait en quelques lignes jusqu'à ce que deux spécialistes, Bruce Conforth et Gayle Dean Wardlow, publient en 2019 près de 300 pages biographiques, fruit d'un demi-siècle de recherches. *Et le diable a surgi. La vraie vie de Robert Johnson* est publié aujourd'hui par Le Castor astral qui, du coup, remet en vente le court *A la recherche de Robert Johnson*, de Peter Guralnick (2008), démolit sans états d'âme par les coauteurs pour ne contenir que « très peu d'informations solides » et avoir accredité cette histoire à dormir debout. Alimentée, il est vrai, par les propres chansons du bluesman : *Cross Road Blues, Me and the Devil Blues*

ou le cerbère lancé à ses trousseaux de *Hellhound on My Trail*.

Ancien professeur à l'université du Michigan, l'ethnomusicologue Bruce Conforth éclaire l'originalité et l'impact de Robert Johnson, qui demeura obscur pendant les deux décennies qui suivirent sa mort avant d'être proclamé « Roi des chanteurs du Delta blues ».

**Quand avez-vous entendu sa voix pour la première fois ? Quelle fut votre impression ?**

Ce fut en 1962, peu après que Columbia sorte le premier volume de *Robert Johnson: King of the Delta Blues Singers*. C'était la première compilation de chansons d'un musicien de blues rural publiée par une grande maison de disques et, par conséquent, la première fois que moi ou une de mes connaissances entendions ce type de musique. Cet album, avec la publication en 1959 du livre de Sam Charters, *The Country Blues*, l'a fait connaître à une nouvelle génération de jeunes Blancs comme Eric Clapton et Keith Richards et a joué un rôle déterminant dans le revival folk-blues du début des années 1960.

C'était stupéfiant. Son jeu de guitare était si unique qu'il semblait impossible à reproduire. Son chant était bien davantage qu'un chant, il semblait par moments pousser un cri d'angoisse. Et il était tout à fait crédible dans ce qu'il racontait. Ses paroles évoquaient des choses mystérieuses provenant d'un pays inconnu. Dès cet instant, j'ai été obsédé par lui en tant que musicien. J'ai voulu être capable de jouer sa musique et tout connaître de sa vie.

**Comment se fait-il qu'il ait fallu plus de cinquante ans**

**Robert Johnson, photographié vers 1935 dans le studio des frères Hooks, à Memphis (Tennessee).**

DALLE APRF

**pour soit écrite une biographie digne de ce nom ?**

Pendant longtemps, nous ne savions rien de la vie de Robert. Seulement qu'il avait enregistré 29 chansons [au Gunter Hotel de San Antonio, Texas, en novembre 1936, puis dans un studio de

Dallas en juin 1937] et était mort très jeune. Le mythe du carrefour s'est développé sans que l'on en sache plus sur lui. Il a fallu attendre 1967 pour que Gayle Dean Wardlow trouve son certificat de décès. On a alors appris d'où il venait [Hazlehurst, Mississippi], les

noms de ses parents, la date et le lieu de sa mort [16 août 1938 à Greenwood, Mississippi]. Grâce à ces informations, le folkloriste Mack McCormick a retrouvé la demi-sœur de Robert, Carrie Thompson, ce qui a permis de connaître la première des photos

que nous avons de lui. Steve Lavere [collectionneur et producteur] s'est alors précipité pour convaincre Carrie de lui accorder 50 % des sommes qu'il pourrait obtenir à partir de ce qu'elle avait en sa possession... Peu à peu des bribes de la vie de Robert sont ap-



## Dans les profondeurs du Delta blues, avec Robert Palmer

Livre essentiel à la compréhension du genre musical, « Deep Blues » (1981) est enfin traduit et édité en français

## CRITIQUE

Robert Johnson occupe évidemment une place éminente dans *Deep Blues*, livre indispensable à l'entendement de cette musique, enfin édité en français par Allia. Même s'il n'en est pas la figure centrale, s'il n'avait été empoisonné en 1938, quatre mois avant un passage prévu au Carnegie Hall de New York, au même programme que Count Basie ou le Golden Gate Quartet, « aurait dû devenir le premier bluesman du Delta à s'extraire de façon déterminante des carcans régionaux de ce genre musical ». Mais c'est bien le second qui illustre mieux le quiconque « l'origine et l'évolution du Delta blues ».

Par Delta, on désigne la région au nord-ouest de l'Etat du Mississippi qui s'étend jusqu'à Memphis, dans le Tennessee, et non l'embouchure du fleuve en Louisiane. Originaire de l'Arkansas voisin, Robert Palmer, critique musical (pour le *New York Times* et le magazine *Rolling Stone*), mort en 1997, avait parcouru les étendues de ce plat pays humide et écumé les juke joints, ces clubs informels de fortune où l'on écoute du blues, s'enivre et danse. Ce rapport intime a nourri son grand œuvre publié en 1981.

Cette odysée débute en 1941, à Clarksdale (Mississippi), localité fameuse pour l'in vraisemblable quantité de musiciens qu'elle a vus naître et/ou séjourner – entre autres, W. C. Handy, Son House, John Lee Hooker et Ike Turner, tous présents dans le livre. Les musicologues de la bibliothèque

du Congrès, Alan Lomax et John Work, sont à la recherche de Robert Johnson, ignorant qu'il est mort trois ans plus tôt, sans repartir bredouilles pour autant : sur place, ils découvrent un local à l'« air oriental et insondable », réputé pour distiller dans sa cabane « le meilleur whisky de contrebande des environs ».

Muddy Waters personifie le destin du blues en prenant un train de l'Illinois Central Railroad pour migrer à Chicago, électrifier son art, créer un prototype que tenteront d'imiter des légions de groupes de rhythm'n'blues britanniques, à commencer par celui qui lui a emprunté le titre de *Rollin' Stone* pour se baptiser. « Il y a quinze ans, après Newport [festival qui lui permit de gagner une nouvelle audience en 1960], de jeunes étudiants assistaient parfois à mes concerts, mais si je ne jouais pas

dans une fac, quand c'était juste une boîte à Chicago, il y avait peut-être un ou deux pour cent de Blancs, constate l'auteur de *Mannish Boy* à l'automne de sa vie. *Maintenant je joue dans des endroits où les seuls Noirs, c'est nous !* »

### Mémoire de l'esclavage

Autour de ce personnage principal, *Deep Blues* accomplit un tour de force : raconter l'histoire de cette culture avec érudition musicale (clarinettiste et saxophoniste, Palmer avait enregistré avec l'immense batteur de jazz Elvin Jones), faire vivre ses héros dans leur environnement en les liant à cette « communauté pauvre et défavorisée qui allait créer, envers et contre tout, quelque chose d'enrichissant pour nous tous ». A partir d'un style d'apparence rudimentaire avec ses trois accords et ses répétitions, mais que « d'innom-

brables musiciens blancs ont essayé de maîtriser sans y parvenir ».

La mémoire de l'esclavage et de la ségrégation ramène dans l'actualité ce récit, qui est celui de la résilience d'un peuple, largement majoritaire dans le Delta – un rapport de trois Noirs pour un Blanc – en dépit de la Grande Migration vers le nord. A la servitude avait succédé le *sharecropping*, un système de métayage qui « se transforme bien vite en une sorte de féodalisme des temps modernes » au profit des propriétaires terriens et contre l'ennemi commun : le hill-billy, au racisme endémique. « Les Blancs de là-bas, ils aimaient toujours le blues. C'est juste qu'ils n'aimaient pas ceux qui avaient inventé », selon Robert Lockwood Jr., le seul chanceux auquel Robert Johnson – qui avait séduit sa mère – donna des cours de guitare. Au

cœur du blues, il y a la plantation de coton – la plus emblématique étant celle des Dockery, où résiderent Charley Patton, Son House, Robert Johnson et Howlin'Wolf – et le désir de s'en échapper. « Une réponse créative à une situation brutale et sans issue » née du « prolongement de traditions africaines séculaires et solides ». « Le blues le plus profond exhorte ses auditeurs à se confronter à leurs joies, à leurs peines, à leurs pulsions sexuelles, mais avant tout à leur mortalité », conclut Palmer en signant un des plus beaux livres jamais écrits sur la musique populaire. Accompagné, comme il se doit, d'une riche discographie commentée. ■

B.LT

*Deep Blues*, de Robert Palmer, traduit de l'anglais par Olivier Borre et Dario Rudy, éd. Allia, 448 p., 25 €.